NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

64 N° 5 1937

Le communisme athée

Ch. DU BOIS DE VROYLANDE

p. 473 - 491

https://www.nrt.be/en/articles/le-communisme-athee-3576

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE COMMUNISME ATHÉE

Par son encyclique « Divini Redemptoris », le Saint Père condamne « le Communisme athée » en des termes d'une sévérité exceptionnelle; déjà ses prédécesseurs, depuis Pie IX, avaient mis les chrétiens en garde contre cette « peste » et lui-même n'a cessé d'attirer l'attention du monde sur ce danger qui menace l'Église et la civilisation elle-même (1).

Pourquoi ces avertissements sévères et réitérés, pourquoi maintenant une nouvelle condamnation, plus explicite, plus inexorable que les précédentes ?

Parce que le Communisme, tel qu'il s'est développé, *a été, dès ses débuts, foncièrement athée et l'est encore aujourd'hui, sans la moindre atténuation.*

Nous voudrions le montrer dans cet article.

Karl Marx est, pour les communistes, le maître incontesté. La publication du « *Manifeste communiste* » (1848) marque le début de son influence et vers 1875 le Marxisme supplante définitivement les systèmes qui l'ont précédé. Cette doctrine présente donc pour nous un intérêt primordial et nous pouvons être bref sur les formes antérieures des doctrines « communistes » ou « socialistes ». Il suffira de faire ressortir que les conceptions philosophiques qui sont à la base de celles-ci préparent leurs défenseurs à accueillir favorablement les enseignements de Marx.

(1) Dans la première partie de l'encyclique, le pape rappelle ces condamnations. Nous pouvons les grouper autour de quatre documents principaux :

1. Le Syllabus (1849) qui renvoie à la condamnation contenue dans « *Qui pluribus* » (1846).

2. La condamnation de Léon XIII dans l'encyclique « *Quod Apostolici* » (1878).

3. La condamnation doctrinale contenue dans l'encyclique « *Quadragesimo Anno* » (1931).

4. Enfin l'encyclique « ***Divini Redemptoris*** » elle-même.

I. *Les socialistes « utopistes ».*

La première moitié du XIXe siècle marque le triomphe incontesté du libéralisme économique : il est la seule doctrine enseignée dans les universités et les gouvernants s'en inspirent de plus en plus.

Mais déjà une réaction se dessine : quelques intellectuels et quelques philanthropes s'élèvent contre lui, suivis de réformateurs qui s'adresseront plus directement à la masse.

Ils se nomment « socialistes » ou « communistes » et s'insurgent contre le dogme fondamental de l'économie libérale qui proclame la liberté de la concurrence et l'obligation, pour l'État, de « laisser faire, laisser passer ». Certains d'entre eux exigent que l'État dirige lui-même la production, réforme qui postule pour le moins une diminution considérable de la propriété privée, sinon sa suppression. D'autres préconisent une organisation communautaire par petits groupements indépendants entre eux. Leurs systèmes sont fort « utopiques » — le mot est de K. Marx qui leur oppose son « Socialisme scientifique ».

Un petit nombre de ces systèmes en appellent aux principes chrétiens; presque tous sont positivement athées.

Qu'il nous suffise, pour le montrer, de rappeler quelques initiatives et de citer quelques déclarations des socialistes les plus en vue de l'époque.

Le comte Henri de Saint-Simon (1760-1825) s'institue vers la fin de sa vie le pontife d'un « *Nouveau Christianisme* » (1), qui doit remplacer l'ancien et qui a sa hiérarchie et son culte propres. Ce nouveau messie eut même l'intention de rédiger un « bréviaire scientifique », qui dirigerait l'humanité en lieu et place de la religion et de la morale. Il recommande la vie en commun et rejette l'union monogame et stable.

Proudhon (1809-1865) est farouchement irréligieux dans son « *Système des contradictions économiques* » (1846), où nous lisons :

(1) « *Œuvres choisies de S. Simon et d'Enfantin* », Paris, Dentou, 1865 et « *Œuvres choisies de S. Simon* », 3 vols, Bruxelles, Lemonnier, 1859. — Le « *Nouveau Christianisme* » parut en 1825.

« La vie de l'homme, affirme le philosophe, est un affranchissement perpétuel de l'animalité et de la nature, une lutte contre Dieu. Dans la pratique religieuse, la vie est la lutte de l'homme contre lui-même, la soumission absolue de la société à un être supérieur : *Aimez Dieu de tout votre cœur*, nous dit l'Évangile, *et haïssez votre âme pour la vie éternelle*, précisément le contraire de ce que nous commande la raison ». Et dans « *La justice dans la Révolution et dans l'Église* » : « La justice est humaine, toute humaine. C'est lui faire tort que de la rapporter de près ou de loin, directement ou indirectement, à un principe supérieur ou antérieur à l'humanité. La notion de Dieu n'a rien à faire dans nos constitutions juridiques... » (1).

Louis Blanc (1812-1882) nous déclare : « Le paganisme avait été une longue et brutale victoire de la force sur l'intelligence, des sens sur l'esprit. Le christianisme ne vint pas rétablir l'équilibre : il fit durer le combat, en déplaçant la victoire... Le paganisme avait outragé l'âme humaine jusqu'à faire des esclaves, le catholicisme a dédaigné le côté matériel de l'humanité jusqu'à souffrir qu'il y eût des pauvres » (2).

Robert Owen (1771-1858) défend, dans : « *A new View of Society* » et dans sa revue « *The new moral World* » (1845), une conception nettement déterministe de la société et s'attaque violemment à la religion et à l'Église, destructrices de la civilisation et du progrès.

Ces brèves indications suffisent pour nous faire comprendre pourquoi Pie IX a, d'après le *Syllabus*, « condamné cette peste en termes des plus sévères » et, dans son encyclique « *Qui pluribus* » (9 novembre 1846), stigmatisé « cette doctrine néfaste ...radicalement contraire au droit naturel lui-même; une doctrine qui, une fois admise, serait la ruine complète de tous les droits, des institutions, des propriétés et de la société humaine elle-même ».

(1) *Œuvres complètes*, 26 vols, Paris-Bruxelles, Lacroix et Verboeckhoven, 1867-1870.

(2) Cfr CH. PERIN, *Les Économistes, les Socialistes et le Christianisme*, Paris, Lecoffre, 1849, p. 115.

II. *Karl Marx.*

Vers 1844, Proudhon exerçait une influence prépondérante dans les milieux révolutionnaires de Paris. En cette année, il y rencontra un jeune Allemand, Karl Marx, qui fit une opposition acharnée à ses idées. La première passe d'armes entre les « utopistes » et les « scientifiques ».

Karl Marx naquit à Trèves, en 1818. Son père, avocat israélite, devint, quelques années plus tard, protestant par opportunisme politique. Étudiant à Bonn, puis à Berlin, Marx subit l'influence de la doctrine de Hegel et rejoignit bientôt les « Jeunes Hégéliens », appelés aussi la « Gauche hégélienne », à tendances révolutionnaires. Le livre de Feuerbach, « *L'essence du Christianisme* », paru en 1841 et dans lequel l'auteur prend une position nettement matérialiste, fit sur lui une profonde impression.

En 1842, il inaugurait son activité révolutionnaire par la tendance qu'il donna à la *Rheinische Zeitung* dont il était devenu rédacteur en chef. Le gouvernement agit et bientôt le périodique dut cesser de paraître. En 1843, nous le retrouvons à Paris, où il s'est rendu pour collaborer à la rédaction d'une feuille allemande clandestine. Friedrich Engels, lui aussi un Hégélien de gauche, l'y rejoint pour devenir dès lors son ami, son soutien et son collaborateur inséparable.

En 1845, le gouvernement prussien obtint que Marx fût expulsé de France. Il se rendit à Bruxelles.

« Au printemps de 1847, nous dit Lénine (1), Marx et Engels s'affilièrent à une société secrète de propagande, la « Ligue des communistes », et prirent une part prépondérante au IIe congrès de cette ligue (Londres, novembre 1847). A la demande

(1) V. I. LÉNINE, « *Marx, Engels, Marxisme* ». « Un ensemble de travaux de Lénine concernant la vie et l'œuvre des fondateurs du socialisme scientifique » (note de l'Éditeur). L'étude dont nous empruntons ce passage parut en 1914 dans l' « Encyclopédie russe », Granat, 7e édition, tome XXVIII. Elle nous donne sur Marx des détails intéressants et nous permet de constater l'admiration de Lénine pour le maître. — Bibliothèque marxiste, nº 20; Paris, Éditions sociales internationales, 1935.

du congrès, ils rédigèrent le célèbre « *Manifeste du Parti communiste* », publié en février 1848. Cet ouvrage expose avec une clarté et une précision géniales la nouvelle conception du monde, le matérialisme conséquent embrassant aussi le domaine de la vie sociale, la dialectique présentée comme la science la plus vaste et la plus profonde de l'évolution, la théorie de la lutte de classe et du rôle révolutionnaire historique mondial du prolétariat, créateur d'une société nouvelle, la société communiste ».

Ce document est, pour la forme, un manifeste; par le fond, par la profondeur des conceptions exposées, il dépasse de loin ce qu'un manifeste ordinaire propose. Lénine y a pourtant vu aussi ce qui n'y est encore qu'en germe et sera développé dans des œuvres ultérieures, en particulier dans « *Das Kapital* » dont le premier volume parut en 1867 — les deux autres furent édités par Engels après la mort de Marx — et dans des œuvres philosophiques et polémiques.

En 1848, Marx fut expulsé de Belgique, puis de France l'année suivante. Il se fixa alors à Londres. Sa vie errante était terminée; il y resta jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut en 1883.

« En 1864, nous dit encore Lénine, fut fondée la célèbre « Première Internationale », l' « Association internationale des travailleurs ». Marx en fut l'âme... En groupant le mouvement ouvrier des divers pays, en cherchant à orienter dans la voie commune de l'activité les différentes formes du socialisme non prolétarien prémarxiste..., en combattant les théories de toutes ces sectes et écoles, Marx forgea une tactique unique pour la lutte prolétarienne de la classe ouvrière dans les différents pays ».

L' « Internationale » fut en effet le creuset dans lequel Marx travailla les divers groupements socialisants qu'il était parvenu à y rassembler en minimalisant au début les exigences doctrinales dans des formules vagues, pour, ensuite, les préciser graduellement.

L'attitude prise par l'Internationale lors de la Commune de Paris lui fut fatale. Dès lors elle ne fit plus que végéter pour être définitivement dissoute en 1876.

Mais le Marxisme avait supplanté presque complètement les diverses tendances « utopistes »; du moins sur le continent européen, car chez les Anglo-Saxons il n'eut que fort peu de succès.

Que nous enseigne Marx?

Le *matérialisme philosophique*, une *dialectique* matérialiste et la *conception matérialiste de l'histoire* constituent le fondement idéologique sur lequel il édifie sa doctrine sociale et économique et par lequel il justifie son attitude à l'égard de la religion.

Le matérialisme philosophique s'oppose à l'idéalisme de Hegel en allant à l'extrême opposé. « Pour Hegel, nous dit Marx, le processus de la pensée ...est le démiurge (le créateur) du réel..., pour moi au contraire l'idée n'est que le monde matériel transporté et traduit dans le cerveau humain » (1). Aussi l'esprit ne peut-il pas s'élever au-dessus de la matière. Non seulement la matière est « l'élément primordial », mais même le seul réel, sur lequel s'édifient les conceptions vides de réalité propre de l'ignorant qui spiritualise les forces aveugles auxquelles il se bute, en particulier ses conceptions religieuses qui mènent l'homme jusqu'à l'illusion qu'il a une âme spirituelle, fiction née « dans les temps très reculés où les hommes, dans l'ignorance complète de leur propre structure physique, ...en arrivèrent à cette conception que leurs pensées et leurs sensations n'étaient pas une activité de leur propre corps, mais d'une âme particulière habitant dans ce corps et le quittant au moment de la mort ». De là nous vient aussi la croyance à des dieux et, après une longue évolution, à un Dieu unique : « par la personnification des puissances naturelles, naquirent les premiers dieux qui, au cours du développement ultérieur de la religion..., firent naître, dans l'esprit des hommes, la conception d'un seul Dieu exclusif des religions monothéistes » (2).

(1) K. MARX, *Le Capital*, Paris, Éditions Costes, 1924, t. I, p. XCV.

(2) F. ENGELS, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Études philosophiques, Paris, Éditions sociales internationales, 1935.

Marx et Engels opposent leur matérialisme à l'idéalisme de Hegel, mais ils adoptent sa *dialectique*. Bien plus, « Marx et moi, nous dit Engels, nous fûmes sans doute à peu près seuls à sauver la philosophie idéaliste allemande de la dialectique consciente, en la faisant passer dans notre conception matérialiste de la nature et de l'histoire... Devant elle (cette dialectique), il n'y a rien d'absolu, de sacré. Elle montre la caducité de toutes choses et en toutes choses, et rien n'existe pour elle que le processus ininterrompu du devenir et du transitoire, de l'ascension sans fin de l'inférieur au supérieur dont elle n'est en elle-même que le reflet du cerveau pensant » (1).

La matière prime, et tout est en mouvement. Aussi la société et la conception que les hommes s'en font. Et le moteur est la matière. Les conditions matérielles, les exigences de la vie matérielle déterminent les éléments spirituels que nous imaginons être eux-mêmes déterminants. Du matérialisme de Marx et de sa dialectique découle logiquement sa *conception matérialiste de l'histoire*. Voici comment il la formule en 1859 : « Dans la production sociale de leur existence, les hommes entrent en des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté. Ces rapports de production correspondent à un degré de développement donné de leurs forces productives matérielles. L'ensemble de ces rapports de production constitue la structure économique de la société, la base réelle sur laquelle s'élève la superstructure juridique et politique et à laquelle correspondent des formes de conscience déterminées. Le mode de production de la vie matérielle détermine le procès de la vie sociale, politique et intellectuelle en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine la réalité, c'est au contraire la réalité sociale qui détermine leur conscience ».

Mais cette « superstructure », c'est-à-dire les conceptions juridiques et morales d'une époque déterminée, par exemple celles concernant la propriété, peuvent devenir une « entrave »

(1) F. ENGELS, *M. E. Dühring bouleverse la science*, Paris, Éditions Costes, 1931.

quand la technique de la production s'est développée. « Alors s'ouvre une ère de révolution sociale. Le changement qui s'est produit dans la base économique bouleverse plus ou moins lentement ou rapidement toute l'énorme superstructure...

« Pas plus qu'on ne juge un individu sur l'idée qu'il se fait de lui, pas plus on ne saurait juger une telle époque de bouleversement sur sa conscience de soi, il faut au contraire expliquer cette conscience par les contradictions de la vie matérielle, par le conflit qui existe entre les formes productives sociales et les rapports de production » (1).

Voilà le fondement. Il explique le reste : la doctrine économico-sociale et l'activité révolutionnaire de Marx et de Engels. Pourtant pas complètement; il nous faut en outre tenir compte de la mentalité foncièrement révolutionnaire de l'un et de l'autre. Car s'ils furent philosophes, ils furent avant tout hommes d'action, à tel point que l'on peut parfois se demander ce qui l'emporte dans la pratique : la théorie philosophique ou les exigences de l'action.

Nous avons déjà décrit l'essentiel de l'activité révolutionnaire de Marx; exposons maintenant brièvement les quelques points qui, dans ses théories économiques, nous font mieux comprendre le Communisme de nos jours : ses théories, connexes entre elles, de la *lutte des classes*, de *l'appauvrissement continu des masses* et de *l'expropriation finale* des biens de production.

Le « *Manifeste communiste* » nous apprend que « l'histoire de toute société, jusqu'à nos jours, n'a été que l'histoire des luttes de classes »; de deux classes antagonistes dont l'une opprime

(1) K. MARX, *Critique de l'économie politique*, Préface. — Lénine, dans son étude déjà citée, fait siennes ces explications : « Le marxisme, nous dit-il, fraya le chemin à l'étude vaste et universelle du processus de la naissance, du développement et du déclin des formations sociales et économiques en examinant l'*ensemble* des tendances contradictoires, en les ramenant aux conditions d'existence et de production, bien déterminées, des diverses *classes* de la société, en écartant le subjectivisme et l'arbitraire dans le choix des idées « directrices » ou dans leur interprétation, en révélant l'*origine* de toutes les idées et de toutes les tendances différentes, sans exception, dans l'état des forces productrices matérielles » (cfr V. I. LÉNINE, *Marx, Engels, Marxisme*, p. 23).

l'autre. Actuellement ces deux classes sont la « bourgeoisie » et le prolétariat. « De toutes les classes qui, à l'heure présente, se trouvent face à face avec la bourgeoisie, le prolétariat seul est une classe vraiment révolutionnaire. Les autres classes périclitent et périssent avec la grande industrie ». Aussi longtemps que deux classes existeront, l'État sera un État de classe, instrument de la classe dominante.

Comment la « lutte » va-t-elle se dérouler, avec cette fois comme résultat non l'origine d'une nouvelle classe mais la disparition de ces luttes ? « A mesure que diminue constamment le nombre des potentats du capital,... s'accroissent en masse la misère, l'oppression, l'esclavage, la dégénérescence, l'exploitation, mais également la révolte de la classe ouvrière, qui grossit sans cesse... La centralisation des moyens de production et la socialisation du travail arrivent à un point où elles ne s'accommodent plus de leur enveloppe capitaliste et la font éclater. La dernière heure de la propriété privée capitaliste a sonné. Les expropriateurs sont expropriés » (1).

Par cette expropriation « l'État se manifeste réellement comme représentant de la société tout entière... et (pose) en même temps son dernier acte propre en tant qu'État »; il deviendra « une association libre et égalitaire des producteurs »(2).

Tout évolue (3), et cette évolution se produit sous l'influence de la « matière ». En conséquence les représentations religieuses disparaîtront quand aura disparu ce qui les fait naître : l'oppression et la misère. Ce principe semble avoir guidé Marx dans sa lutte contre la religion : il ne faut pas, en attaquant inconsidérément les croyances, détourner de soi les masses. Mais dans ses écrits il se manifeste foncièrement anti-religieux (4).

(1) *Le capital*, Paris, Éditions Costes, t. IV, pp. 272-274.

(2) F. ENGELS, *M. E. Dühring bouleverse la science*, Paris, Éditions Costes, 1931, t. III, p. 47.

(3) Tout évolue, donc aussi la famille. Engels nous l'enseigne expressément dans : *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Édit. G. Carré, 1893, p. 97 et 110. C'est nettement la doctrine de l'amour libre.

(4) Dans sa *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* dans *Œuvres philosophiques*, t. I, p. 82-85, nous rencontrons sa déclaration célèbre

En 1878 ces théories avaient triomphé dans les milieux socialistes. C'est donc surtout contre elles que Léon XIII s'est élevé dans son encyclique « *Quod Apostolici Muneris* », du 28 décembre 1878.

III. *Déviation et redressement.*

Marx est un radical. La complexité de la vie contredit ses théories absolues, et quand un parti atteint les masses, il doit leur offrir autre chose que la promesse d'un avenir radieux, mais lointain.

Aussi le socialisme dévie-t-il. D'abord dans la pratique, puis aussi dans la doctrine. Au Marxisme intégral succède le « Révisionnisme ». Notons pourtant que le socialisme reste agnostique, sinon matérialiste et anti-religieux.

Cette déviation est, d'après les Bolchéviques, une trahison, laquelle se consomma en 1914. Dans les deux camps ennemis, les chefs « social-traîtres » soutiennent alors leurs gouvernements respectifs dans la lutte fratricide.

Mais bientôt quelques unités se détachent de ces félons. Leur nombre va croissant. Pour autant que les circonstances le permettent, ils prennent contact entre eux (en Suisse, à Zimmerwald en 1915, puis à Kienthal). Le Bolchéviste russe, Lénine, est l'âme du mouvement.

En Russie une révolution éclate en février 1917. Les socialistes y sont, depuis 1903, divisés en Menchéviques, à tendances révisionnistes, et en Bolchéviques, radicaux. Les Menchéviques soutiennent le gouvernement révolutionnaire mais « bourgeois » de Kerenski. Les Bolchéviques, que Lénine a rejoints dès avril, s'y opposent violemment et le renversent par une nouvelle révolution, celle d'octobre.

La religion « est, d'une part, l'expression de la misère réelle, et, d'autre part, la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'opium du peuple. La destruction de la religion, comme bonheur illusoire du peuple, est une exigence de son bonheur réel ».

Aussitôt ils décrètent la socialisation intégrale. Ils font effort pour rallier les paysans, qui constituent la grande majorité de la population, mais les rapports avec eux sont bientôt fort tendus : pour vivre dans les villes il est nécessaire de réquisitionner du blé sans le payer. Entre-temps il faut combattre les « Blancs », et une campagne entreprise contre la Pologne échoue. La socialisation brusquée, jointe à ces guerres, crée, dès 1921, une situation catastrophique : « Nous sommes dans de telles conditions de misère, de ruine, d'exténuation et d'épuisement des principales forces productives des paysans et des ouvriers que tout doit être provisoirement subordonné à cette nécessité fondamentale : augmenter à tout prix la quantité des produits », déclare enfin Lénine lui-même (1).

La « Nouvelle économie politique » (N. E. P.), instaurée alors, accorde une liberté assez grande aux petites entreprises privées et en particulier au commerce. Le gouvernement garde pourtant en mains les leviers de commande économiques : les grandes entreprises industrielles et tout le commerce avec l'étranger.

« Provisoirement ». En effet dès qu'une certaine prospérité est revenue, l'élaboration de « plans » commence, et en 1928 la N. E. P. a vécu : l'exécution du premier « Plan quinquennal » intensifie la socialisation, qui reprend graduellement le terrain perdu. Ce premier plan, exécuté en 4 ans et 3 mois, est suivi par un second (1933-1937), dont la fin approche.

A Lénine, décédé en 1924, a succédé Staline.

IV. *Doctrine et méthodes communistes.*

Quelle doctrine a inspiré les deux dictateurs et le parti communiste, et quelle attitude celle-ci leur a-t-elle dictée ?

Lénine se déclare marxiste intégral. Est-il resté en tout le disciple fidèle du maître ?

D'après Marx et les marxistes la révolution, d'où sortira

(1) Rapporté par E. Yaroslavski dans : *Histoire du Parti communiste de l'U. R. S. S.*, p. 339, Paris, Bureau d'Éditions, 1931.

la transformation foncière de l'État et la socialisation, doit être la résultante spontanée des antagonismes de classe exacerbés à l'extrême. Cette révolution sera dès lors celle de la masse des opprimés, et donc de la grande majorité de la population contre les quelques oppresseurs que la concentration industrielle croissante n'aura pas encore prolétarisés. Le signal de la révolte sera donné dans les pays capitalistes les plus développés, les autres suivront.

Lénine estime au contraire que, pour mener à bonne fin la révolution, il suffit d'avoir gagné à sa cause une minorité consciente et décidée, laquelle entraînera la majorité, au besoin par la contrainte, et il a déclenché la révolution dans un pays où la grande majorité de la population était encore agricole et où on ne rencontrait qu'un petit nombre de grandes entreprises industrielles, où donc seule une petite minorité de la population était vraiment prolétarisée. Il est vrai qu'en 1917 il avait la conviction que les prolétaires de toute l'Europe se soulèveraient bientôt à l'exemple de leurs camarades de Russie et... il ne pouvait pas choisir.

D'après Lénine, on ne peut pas organiser une société libre et égalitaire immédiatement après la révolution, et il serait souverainement dangereux de tenter la chose. Avant de le faire, il faut extirper par la violence les résidus du capitalisme, c'est-à-dire briser toute résistance de ceux qui ne s'estimeront pas encore définitivement vaincus et en outre faire l'éducation communiste de la masse. Quand cette double tâche sera accomplie, et alors seulement, on pourra instaurer une société sans contrainte et dans laquelle il sera possible de donner « à chacun selon ses besoins », car chacun fournira alors spontanément à la société ce qu'il sera en état de réaliser « d'après ses moyens », et pour autant que la situation l'exigera : les progrès de la technique auront en effet rendu ces exigences bien minimes, à tel point que le travail aura perdu son caractère pénible.

Voici comment une brochure de propagande, le « *Manuel élémentaire du Communisme* » (Paris, Bureau d'Éditions, 1929), expose ces doctrines révolutionnaires :

« L'arrivée (du prolétariat) au pouvoir ne peut se faire que par le renversement violent de la bourgeoisie. La théorie de la transformation pacifique du capitalisme en socialisme n'est qu'une utopie...

» La dictature du prolétariat est indispensable parce que, après la révolution, la lutte de classes continue. La bourgeoisie ne s'avoue pas vaincue, au contraire elle s'efforce par tous les moyens de restaurer sa domination...

» La dictature du prolétariat est nécessaire, non seulement pour écraser les anciens dominateurs, mais aussi pour extirper les racines du capitalisme, pour réorganiser la société sur les bases de la production collective, pour empêcher toute renaissance des formes de production et d'exploitation capitaliste.

» Le socialisme ne se fait pas du jour au lendemain. Après la prise du pouvoir, après la destruction de l'ancien appareil d'oppression, après l'expropriation violente des possédants, il reste encore à transformer tout ce qui existait depuis des siècles.

» A l'anarchie capitaliste, il faut substituer l'ordre socialiste.

» Il faut pour cela rééduquer les masses travailleuses ignorantes, bourrées de préjugés, arriérées...

» Quand les classes auront disparu et que la société ne sera composée que de producteurs égaux, la lutte de classes disparaîtra d'elle-même et avec elle disparaîtra tout appareil d'oppression : la dictature prolétarienne et son expression, l'État.

» La société humaine ne sera plus divisée en exploiteurs et exploités, le travail sera la base essentielle de l'existence, il deviendra une nécessité et un plaisir, il n'y aura pas besoin de le rendre obligatoire, chacun voudra travailler volontairement.

» La société communiste sera une société libre de toute contrainte.

» La domination des hommes sera remplacée par la domination des choses.

» La dictature du prolétariat est l'étape inévitable qui conduit vers la société sans classes, vers le Communisme ».

Nous y lisons encore cette remarque :

« La force est l'accoucheuse de la société nouvelle. La violence de la bourgeoisie ne peut être vaincue que par la violence organisée du prolétariat. »

Lénine est plus radical que Marx et aussi plus actif, en ce sens qu'il ne parvient pas à attendre que la révolution mûrisse avant de la déclencher. Il est radical au point de défigurer le Marxisme.

Contre la religion il pousse le radicalisme de Marx à l'extrême.

« Nous devons la combattre », écrivait-il déjà en 1909 (1), mais il faut *savoir* lutter contre la religion ». Il ne répudie pas la propagande athée directe, mais celle-ci « doit être *subordonnée* à la tâche fondamentale de la social-démocratie, à savoir au développement de la lutte de classe des *masses* exploitées contre les exploiteurs ». Donc pas de lutte intempestive, car l'essentiel *consiste à extirper « les racines les plus profondes de la religion »*, qui sont « la dépression sociale des masses travailleuses, leur apparente impuissance totale devant les forces aveugles du capitalisme ».

Les disciples n'ont pas renié leur maître, bien au contraire. Peut-être même ont-ils dépassé la mesure; aussi sont-ils actuellement devenus plus prudents qu'au début, du moins dans les pays « capitalistes » et quand ils ont affaire à des croyants.

Leurs publications anti-religieuses sont très nombreuses et presque toutes d'un ton rageusement haineux, tout spécialement quand ils parlent du pape. Et pourtant en Russie, ils rencontrent surtout des Orthodoxes.

Nous pourrions citer de nombreux textes; nous en choisissons un seul (2). Il offre l'avantage de nous apprendre en même temps comment les communistes conçoivent la famille.

L'article a pour titre : « *L'offensive pontificale contre les femmes travailleuses. Au sujet de la circulaire du Pape Pie XI sur le mariage chrétien* ». (Il s'agit de l'encyclique *Casti Connubii*).

« Il y a à peine un an que le pape Pie XI, dans une lettre spéciale, appelait le monde chrétien à la croisade contre l'Union soviétique et bénissait les canons des interventionnistes impérialistes pointés sur l'édification socialiste. Les travailleurs n'ont pas encore oublié l'excitation belliciste du pape, que l'Église organise déjà une nouvelle offensive contre le prolétariat. Mais, cette fois, d'un autre côté! L'attaque pontificale vise les millions de femmes travailleuses dont la radicalisation grandissante constitue une menace de plus en plus sérieuse pour l'existence de l'ordre social capitaliste...

(1) Dans « *Proletari* » du 26/13 mai 1909, rapporté dans « *Marx, Engels, Marxisme* », Éditions sociales internationales, 1935, p. 250-251.

(2) Article paru dans la « *Correspondance internationale* », hebdomadaire communiste paraissant à Paris, 17 mars 1930.

» En quoi consiste la grande importance de cette circulaire... ?

» La classe régnante et l'Église entretiennent soigneusement chez la femme travailleuse — et aussi chez l'homme — l'idéologie du « sexe faible »...

» Il s'agit pour l'Église de dominer des millions de femmes travailleuses et de les éloigner de la lutte de classe prolétarienne. Pour atteindre ce but, tous les moyens lui sont bons, même les plus moyenâgeux. « La fin justifie les moyens ». Ce principe jésuitique vaut encore aujourd'hui pour l'Église catholique.

Voici, d'après notre auteur, le résumé de la « circulaire » :

« 1. L'objectif essentiel du mariage est la multiplication sans entrave de l'humanité, pour le plus grand bien de l'État capitaliste régnant et pour la multiplication des fidèles. « Croissez et multipliez ! »

» 2. La femme et l'enfant doivent prêter obéissance au mari. L'homme est le maître de la femme. La femme doit être l'esclave de l'homme.

» 3. Toute prévention consciente de la grossesse est un crime et est par conséquent interdite.

» 4. L'avortement est un crime et est pareillement interdit.

» 5. L'État doit punir d'une façon exemplaire toute tentative d'avortement.

» 6. La libération physiologique (réglementation consciente de la grossesse), la libération économique et la libération sociale (activité dans la vie publique) sont interdites à la femme laborieuse.

» 7. Aucune forme de divorce ne peut être tolérée, car le divorce constitue un danger pour l'État.

» 8. Le devoir suprême de toute femme est l'obéissance à l'Église et au pape.

» 9. C'est l'intérêt du pouvoir d'État capitaliste de s'unir de la façon la plus étroite avec l'Église et d'utiliser cette dernière pour le maintien de son pouvoir.

» 10. Le fascisme protège d'une façon modèle les droits de l'Église (allusion au concordat avec l'Italie).

» Ces dix « commandements » sur le mariage constituent une unité soigneusement conçue, de la plus belle eau réactionnaire, destinée à étouffer dans l'œuf l'éveil de la conscience de classe de la femme travailleuse ».

Il s'agit ici d'une « oppression brutale de la femme travailleuse. Car, il faut bien le remarquer, même après la publication de la lettre pontificale, les cliniques privées seront, contre argent sonnant, à la disposition des femmes des classes dominantes ».

Lénine, puis Staline et avec eux le Parti veulent provoquer la *révolution prolétarienne mondiale*. Il n'ont cessé de le dire, en termes absolument explicites. En voici un exemple.

Le Comité exécutif de l'Internationale communiste lançait, à l'occasion du 1er mai 1931, un appel « aux ouvriers et ouvrières de tous les pays; aux travailleurs opprimés du monde capitaliste ». Cet appel leur demande : « N'existe-t-il pour les travailleurs aucune autre issue (que celle de l'oppression)? et il répond : « Une telle issue existe. C'est celle que vous indique le parti mondial du prolétariat, le parti de la révolution mondiale. Cette issue est celle du renversement de la dictature bourgeoise, de l'instauration de la dictature du prolétariat, du socialisme ».

V. *Un revirement?*

Nous estimons superflu de décrire ici comment les communistes ont réalisé en Russie leur programme — en particulier leur programme anti-religieux — et ont cherché à fomenter ailleurs des mouvements révolutionnaires. A ce sujet les informations ne manquent pas et nos lecteurs ont suivi dans la presse les étapes de ce mouvement.

Mais tout récemment l'U. R. S. S. est entrée dans la Société des Nations, vilipendée par les communistes jusqu'en ces dernières années. Bien plus, dans une nouvelle constitution fédérale (1), adoptée le 5 décembre dernier, ils ont proclamé la liberté des cultes. Ne devons-nous donc pas constater un revirement, en particulier dans le domaine religieux? Plusieurs l'ont cru. Qu'en est-il?

L'art. 124 de la constitution proclame : « Afin d'assurer aux citoyens la liberté de conscience, l'Église en U. R. S. S. est séparée de l'État, et l'école de l'Église. La liberté de pratiquer

(1) Remarquons que l'U. R. S. S. est « un État fédéral » constitué par des « Républiques soviétiques socialistes » qui ont chacune leur « souveraineté » propre, limitée seulement par les pouvoirs constitutionnels expressément reconnus à l' « Union » (Art. 13 et 15). La plus importante de ces républiques est la « République soviétique fédérative socialiste de Russie » (l'ancienne Grande Russie et presque toute la Sibérie).

les cultes religieux et la liberté de propagande antireligieuse sont reconnues à tous les citoyens ».

Cette disposition innove-t-elle? Oui, en étendant à toute l' « Union » une disposition contenue déjà dans la constitution de la « République socialiste fédérative des Soviets de Russie ». En effet la constitution fédérale précédente (1) ne touchait pas la question religieuse; mais celle de la République... de Russie déclare, dans son art. 4 : « Afin d'assurer aux travailleurs la vraie liberté de conscience, l'Église est séparée de l'État et l'école de l'Église, et la liberté de confession religieuse et de propagande antireligieuse est reconnue à tous les citoyens ».

Cet article n'a pas empêché les fermetures d'églises et les persécutions qui nous sont connues. Il est vrai que les deux textes ne concordent pas complètement. Actuellement on peut « pratiquer les cultes », mais pour un gouvernement foncièrement persécuteur la différence est minime. Et surtout, il reste armé par la disposition qui permet la *propagande antireligieuse* tandis que la *propagande religieuse* n'est pas garantie, et de fait pas permise.

En outre l'école est séparée de l'Église et « l'instruction primaire (est) générale et obligatoire » (art. 121).

Bref, dans les circonstances actuelles, la nouvelle constitution fédérale ne justifie pas le moindre espoir.

Cette impression est confirmée par le commentaire que, dans le « *Journal de Moscou* » (août 1936), Radek, rédacteur de la *Prawda*, publiait à la suite du texte du projet de constitution; nous y lisons :

« Nous avons encore des tâches énormes à accomplir. Une lutte opiniâtre nous attend encore pour généraliser la vie aisée du peuple. Il y a encore des paysans arriérés qui ne sont pas décidés à entrer dans les Kolkhoz ; il y a encore des gens arriérés qui n'ont pas renoncé

(1) La constitution fédérale antérieure avait été approuvée le 31 janvier 1924 par le IIe Congrès de l'U. R. S. S., puis amendée en 1927 et 1931; la constitution de la République de Russie date de 1924. Le Bureau d'Éditions (Paris) a réuni ces deux constitutions en une brochure (1935); La *Documentation Catholique* a, dans son N° 834, 20 mars 1937, publié le texte de la nouvelle constitution fédérale.

à leurs croyances religieuses, quoique la religion ait toujours été un instrument de duperie et d'exploitation.

» L'État soviétique considère ces gens dans un esprit de tolérance, en protégeant leur propriété personnelle tant qu'elle ne sert pas à l'exploitation des autres, et en défendant la liberté de conscience contre tout attentat. L'État soviétique a privé l'église de l'assistance de l'État. Il ne permet pas à l'église d'exercer une influence sur l'esprit de la jeune génération dans les écoles. Mais il n'admet que les moyens moraux de lutte contre l'église, en reconnaissant la liberté de propagande antireligieuse ».

Mais du moins hors de Russie ? Ici également quelques témoignages communistes sont fort clairs. Les « Éditions sociales internationales » (Paris) viennent de publier, dans la série « *Les grands textes du Marxisme* », un choix de textes de Marx et de Engels « *Sur la religion* » (1936) et, dans « *Problèmes* », une étude de Lucien Henry sur « *Les origines de la religion* » (1936). Ce dernier est haineusement antireligieux; il en est de même de l'introduction au premier, qui insiste sur la mentalité antireligieuse de Lénine.

Les Bolchéviques ont pris récemment des mesures contre l'avortement — pour lequel l'État avait organisé des cliniques —, renforcé l'autorité paternelle et cherché à diminuer le nombre des divorces; il semble que les inconvénients intolérables de la licence accordée, encouragée même, aient ouvert les yeux au Kremlin. Ici il y a donc un certain revirement. C'est, nous semble-t-il, le seul point où on le constate.

Car sur la propriété privée, nous retrouvons dans la nouvelle constitution les déclarations radicales de jadis : « La base économique de l'U. R. S. S. est constituée par le système socialiste de l'économie et par la propriété socialiste des instruments et moyens de production, établis à la suite de la liquidation du système capitaliste d'économie... » (art. 4).

Il est vrai que l'opposition acharnée des paysans a forcé à quelques concessions (art. 5, 7, 8, 9). L'histoire de la N. E. P. nous a appris ce que nous pouvons en augurer pour l'avenir et nous avons vu ce que Radek en pensait.

Les procès de Moscou de août dernier nous ont prouvé que

l'emploi de mesures d'extrême rigueur n'est pas périmé; bien au contraire, même les pionniers de la révolution d'octobre, ceux qui furent les collaborateurs les plus fidèles de Lénine, ont été passés par les armes.

Enfin D. Z. Manouilski, secrétaire du parti communiste, a, au Congrès de l'Internationale communiste, en août dernier, entretenu ses auditeurs de « la nouvelle étape dans le développement de la révolution prolétarienne ». Le discours est ampoulé et manifeste un certain embarras, car il doit faire accepter la tactique du « Front unique » qui détonne un peu sur l'isolement farouche de jadis. « Quiconque, dit-il, veut la victoire du socialisme dans le monde entier; quiconque désire la fraternité et la paix entre les peuples; quiconque désire la fin de l'exploitation du fascisme et de l'oppression impérialiste, ne peut pas ne pas être aux côtés de l'U. R. S. S. La défense de l'U. R. S. S., le concours apporté à sa victoire sur tous ses ennemis doivent déterminer les actions de chaque organisation révolutionnaire, de chaque communiste, de chaque socialiste, de chaque démocrate honnête, de chaque ouvrier sans parti, paysan, travailleur de la ville et intellectuel » (1). Il y a quelques années le ton était autre; il y a ici un changement, mais seulement un changement dans la tactique; celle-ci est devenue moins brutale, plus insinuante et insidieuse et donc peut-être encore plus dangereuse que jadis : le noyautage ne va-t-il pas pouvoir se développer dans une atmosphère plus favorable ?

Nous pouvons conclure. Le Communisme reste foncièrement impie. Sa propagande hors de Russie s'intensifie et a adopté des méthodes plus savantes, plus sournoises. Le danger est plus grand que jadis, car parfois moins apparent. Ce nouvel avertissement du Saint-Père vient donc à son heure.

CH. DU BOIS DE VROYLANDE, S. I.

(1) D. Z. MANOUILSKI, *Victoires du Marxisme*, p. 110-111, Paris, Éditions sociales internationales, 1936.